

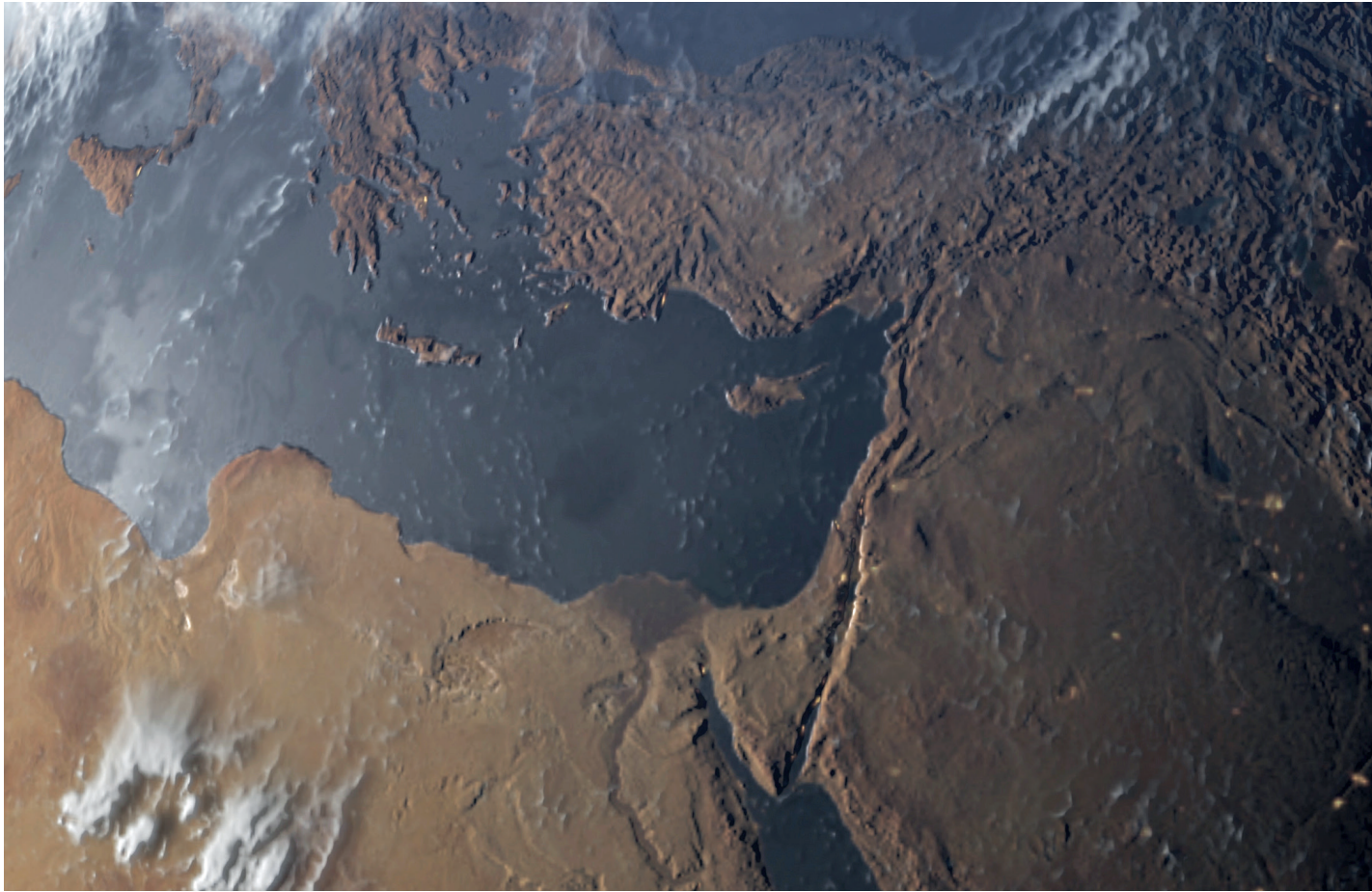


Evangelisch-reformierte Kirche Schweiz
Église évangélique réformée de Suisse

SIG
Schweizerischer
Israelitischer
Gemeindebund



FSCI
Fédération suisse
des communautés
israélites



Commission de dialogue entre juifs et chrétiens

Terre d'Israël, État d'Israël, Terre sainte

L'importance d'une approche historico-théologique
pour le dialogue entre juifs et chrétiens

Table des matières

**Terre d'Israël, État d'Israël, Terre
sainte : pour un dialogue objectif
au sujet d'Israël/Palestine**

Communiqué de la Commission de dialogue
entre juifs et protestants CDJP 3

I.	CONSIDÉRATIONS DE LA COMMISSION DE DIALOGUE ENTRE JUIFS ET CHRÉTIENS	4
	Pourquoi ce sujet ?	4
	Objectif	4
	Quelle est la contribution de la commission ?	5
II.	ESSAI DE CLARIFICATION HISTORICO- THEOLOGIQUE DES NOTIONS	5
	Messianisme	5
	Palestine	6
	Peuple d'Israël	8
	Saint	9
	Sionisme	9
	Terre et État d'Israël	10

Terre d'Israël, État d'Israël, Terre sainte : pour un dialogue objectif au sujet d'Israël/Palestine

Communiqué de la Commission de dialogue entre juifs et protestants CDJP

1. La Commission de dialogue entre juifs CDJP et protestants constate que les débats au sujet d'Israël/Palestine sont souvent menés de manière unilatérale et sans nuance.

Les discussions entre et au sein de groupes ou d'organismes qui se sentent interpellés par la question Israël/Palestine ou se positionnent d'un côté ou de l'autre sont souvent menées de manière unilatérale et sans nuance. Forte de sa longue expérience du dialogue, la CDJP souhaite soutenir les efforts de tous ces groupes et organismes. Il faut garder à l'esprit que deux perspectives ou partenaires sont engagés dans ce dialogue : les juifs et les protestants. En même temps, ce dialogue a pour toile de fond l'existence d'un troisième partenaire, les musulmans, qui joue un rôle essentiel dans cette question.

2. Les débats sur l'épineuse question Israël/Palestine sont d'ordinaire unilatéraux et sans nuance, car les interlocuteurs associent leurs positions à leurs propres convictions, leurs projections personnelles et à la mémoire collective.

Cette association peut, de toutes parts et à des degrés divers, déclencher des craintes identitaires, car les interlocuteurs sont marqués par leur histoire et sa réception. Cette histoire est aussi grevée de la longue tradition de l'antisémitisme en Europe et du passé colonial des États occidentaux. Les différentes interprétations des obligations prévues par le droit international ainsi que le statut des territoires administrés par Israël depuis 1967 et des réfugiés palestiniens jouent également un rôle. Ces facteurs provoquent des émotions, des sentiments de culpabilité et des conflits de loyauté, qui en viennent même à brouiller les débats objectifs.

3. Prendre de conscience de sa propre empreinte religieuse ou idéologique aide au traitement objectif de la question.

Les opinions personnelles, qui sont également marquées par la religion ou des systèmes de pensée de toute sorte, exercent une influence significative sur l'épineuse question Israël/Palestine. Cela est inévitable. Le meilleur moyen d'y remédier est d'être continue-

ment conscient de ce qui détermine et nourrit ses propres idées et modes de pensée.

4. Une connaissance approfondie du contexte historique, politique, culturel et religieux est propice à un dialogue nuancé et objectif.

La prise de conscience seule ne suffit toutefois pas. Une connaissance approfondie du contexte historique, politique, culturel et religieux est requise. De nos jours, ce savoir reste malheureusement trop superficiel et est transmis de manière unilatérale. Or, précisément sur l'épineuse question Israël/Palestine, l'écoute et la reconnaissance réciproque sont plus appropriées que les tentatives d'explication et la volonté de convaincre. C'est la raison pour laquelle la CDJP propose une approche historico-théologique de notions potentiellement conflictuelles, assavoir messianisme, Palestine, peuple d'Israël, saint, sionisme, Terre et État d'Israël.

Cette énumération mène à la conclusion que les quatre points susmentionnés ne sauraient être honorés que dans le cadre d'un dialogue constructif et authentique. La Commission de dialogue entre juifs et protestants encourage toutes les personnes qui sont impliquées dans les débats au sujet d'Israël/Palestine à :

- prendre conscience de leur implication émotionnelle et de l'empreinte de la tradition sur cette question épineuse,
- investir davantage dans la transmission du savoir,
- prendre les interlocuteurs au sérieux et les écouter avec respect.

La CDJP considère qu'il s'agit là de la voie vers une réflexion fructueuse sur l'épineuse question Israël/Palestine et un dialogue plus inclusif entre des communautés fort différentes.

I. CONSIDÉRATIONS DE LA COMMISSION DE DIALOGUE ENTRE JUIFS ET CHRÉTIENS

Pourquoi ce sujet ?

À quiconque s'interroge sur la Terre sainte et l'existence de l'État d'Israël force est de constater que cette question pèse sur le dialogue entre juifs et chrétiens. De fortes charges émotionnelles et existentielles ainsi que des réactions passionnées l'emportent subitement sur les arguments rationnels et contextualisés, et peuvent conduire à des attitudes irrationnelles. D'aucuns, pour des raisons diverses, relient l'identité juive à la Terre d'Israël et à l'existence de l'État d'Israël. C'est pourquoi toute critique formulée à tort ou à raison contre l'État d'Israël est perçue comme une remise en cause de l'être juif.

De nombreux chrétiens proposent une interprétation de l'État d'Israël fondée sur l'histoire du salut, parce qu'ils croient reconnaître en lui l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament. De surcroît, les attentes religieuses et morales envers l'État d'Israël sont si grandes que les décisions relatives à la sécurité de l'État suscitent l'indignation. Les lignes de démarcation sont toutefois loin d'être aussi clairement et nettement identifiables ou délimitées qu'on le suppose d'ordinaire.

Des réponses simples aux questions complexes de la signification religieuse et politique de la Terre et de l'État d'Israël empoisonnent la confiance mutuelle indispensable à un véritable dialogue en profondeur. Cela met en péril la compréhension qui, au fil des années, s'est construite et consolidée dans les rencontres personnelles, les discussions menées au sein de groupes de réflexion entre juifs et chrétiens, ou encore dans les organismes nationaux et internationaux. L'absence de nuances sur un sujet aussi sensible entraîne rapidement des simplifications, des unilatéralités et une partialité qui mènent au ressentiment, à l'indifférence et à l'aliénation.

Le thème recèle une ambivalence qui est intrinsèque au judaïsme. Le judaïsme est à la fois une religion et un peuple, tous deux liés à une terre : les commandements religieux déterminent le rapport du peuple à la Terre d'Israël (*eretz Israel*) qui lui a été promise, et le lien avec la terre est constitutif de l'identité juive. Dans la conscience chrétienne, la Terre d'Israël et la ville de Jérusalem ont jusqu'à aujourd'hui une charge histo-

rique, eschatologique et symbolique. Se donne ainsi à voir l'asymétrie fondamentale entre le judaïsme et le christianisme. Elle requiert un effort constant de clarification des notions pertinentes, afin de saisir les enjeux pour les différents partenaires du dialogue.

En tant que groupe de réflexion composé de membres juifs et protestants, la Commission de dialogue entre juifs et protestants CDJP a elle-même connu les difficultés sus-évoquées dans sa pratique du dialogue au fil des ans : même les arguments et les contre-arguments avérés, qui tirent leur justification de la situation et de la motivation des protagonistes, peuvent n'être pas convaincants. La commission devait se rendre à l'évidence : il en va ici d'émotions primaires, qui ne sont pas toujours conscientes ou contrôlables, qui affectent l'histoire personnelle et l'identité religieuse des personnes concernées. Forte de son expérience, la CDJP s'est donné pour mission de réévaluer ce constat à l'aune de sa pratique du dialogue, afin de le rendre accessible à d'autres groupes de réflexion ou parties prenantes.

Objectif

Avec ce thème, la commission poursuit le dialogue entamé dans la *Déclaration commune sur le dialogue entre juifs et protestants en Suisse* (2010). Au-delà de tout ce qui différencie les juifs et les chrétiens du point de vue de la foi, cette déclaration postulait une responsabilité commune envers le prochain et l'environnement. Ce fondement est la base du présent communiqué.

Étant donné la compréhension et la confiance réciproques, la commission entend poursuivre la fructueuse expérience du dialogue. Grâce à une réflexion approfondie et objective qui introduit une distance – au sens du concept ricœurrien de distanciation, qui prend en considération l'altérité –, la commission veut :

- combattre les préjugés tenaces ;
- se départir des façons de voir unilatérales et différencier les niveaux : religieux, (géo)politique, culturel ;
- désamorcer le débat et le rendre objectif ;
- percevoir le changement que le fait d'assumer un rôle actif dans l'histoire universelle opère dans la conscience de soi juive au XX^e siècle ;
- apprendre à gérer les différences et les faire fructifier dans le dialogue.

Quelle est la contribution de la commission ?

La commission ne propose pas de solutions politiques ; ce n'est pas son mandat en tant que commission de dialogue. Sa contribution consiste à donner à voir les conditions d'un dialogue authentique, afin de surmonter les attitudes unilatérales des parties concernées. Un dialogue authentique ne peut être mené que d'égal à égal, entre des interlocuteurs égaux, qui écoutent l'autre, qui respectent son point de vue et ses convictions (religieuses). C'est le seul moyen d'éviter des polarisations dommageables. Un dialogue ouvert conduit à une reconnaissance de l'autre qui permet d'établir des relations de réciprocité et de chercher ensemble à construire un avenir pacifique.

Le dialogue exige également des connaissances et un regard critique sur l'histoire, afin de dépasser une vision unilatérale des choses. À cette fin, la commission a élaboré ses propres textes sur les notions de Palestine, Terre et État d'Israël, peuple d'Israël, sionisme, messianisme, saint.

Sur la base de sa propre expérience d'une écoute attentive et réciproque, la commission entend stimuler et encourager des personnes et des groupes, qui de manières diverses se consacrent à cette question, à inclure dans leurs réflexions et activités la composante dialogique, qui vise la reconnaissance de l'autre.

II. ESSAI DE CLARIFICATION HISTORICO- THEOLOGIQUE DES NOTIONS

Messianisme

La notion de messianisme renoue avec la pratique de l'onction des rois et des prêtres dans l'ancien Israël. Elle inclut l'attente d'un oint de Dieu qui (r)établira un état idéal sur terre. Le contenu exact de cet état varie en fonction de l'orientation religieuse ou de l'appartenance sociale. Le judaïsme et le christianisme partagent l'idée de messianisme, qui est enracinée dans la tradition biblique et juive. L'idée chrétienne du Messie se base sur l'attente du Messie qui a cours dans le judaïsme. Au cours du I^{er} siècle de notre ère, les deux se sont mutuellement influencées et démarquées l'une de l'autre, évoluant dans des directions opposées.

Malgré la différence fondamentale, selon laquelle les juifs attendent la première venue du Messie et les chré-

tiens son retour en gloire (parousie), car ils identifient Jésus de Nazareth au Messie, au Christ – forme latinisée de *Christos*, assavoir la traduction en grec ancien de l'hébreu *Mashiah* (« Messie »), l'« oint » –, le messianisme présente des analogies structurelles dans le judaïsme et le christianisme. Par exemple, concernant les questions de la participation humaine aux événements de la fin des temps et du rapport entre l'accomplissement eschatologique et le monde terrestre. L'une des formes, plutôt « quiétiste », se trouve dans le judaïsme rabbinique et dans le christianisme des grandes Églises, et compte avec une transformation du monde terrestre au jour du jugement dernier sous l'action de Dieu. L'autre suppose un développement quasi naturel vers un nouveau monde et une humanité renouvelée, évolution dans laquelle les humains sont appelés à jouer un rôle. Les périodes historiques s'étendant de l'époque postexilique à l'occupation romaine, des débuts du judaïsme rabbinique aux Temps modernes et des Temps modernes à nos jours sont déterminantes pour la manifestation des idées messianiques juives ; pour le développement des idées messianiques chrétiennes, ce sont le tournant de l'ère dite constantinienne, le Moyen Âge classique, le temps des Réformes ou encore le piétisme des XVII^e et XVIII^e siècles. Avec l'apparition des Églises libres et du mouvement évangélique au début du XX^e siècle, le messianisme chrétien connaît un nouvel essor.

Selon la conception juive, le rôle du Messie est de libérer le peuple d'Israël du joug de l'oppression et de la persécution, de rassembler les exilés et les dispersés, de construire le temple et d'apporter la paix universelle. Au retour à Jérusalem de juifs de Babylone, le temple est placé au centre des attentes messianiques. Au fil du temps, Jérusalem et le temple deviennent un symbole eschatologique, encore que l'attente d'un retour ou d'une reconstruction soit de moins en moins une possibilité politique concrète. Pour la majorité des rabbins, l'attente de la venue du Messie à la fin des temps fait partie des plus importants principes de la foi. Entre-temps, le peuple d'Israël doit observer la Torah et pratiquer ses commandements. Mais il y eut aussi des débats entre rabbins pour savoir si un comportement pieux et religieusement engagé hâterait la venue du Messie ; des positions eschatologiquement plus militantes et, avec elles, des idées apocalyptiques de l'Antiquité tardive ont également survécu dans le judaïsme rabbinique. Une attitude d'attente passive a peu ou prou persisté jusqu'à l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492. Celle-ci a été vécue comme une catastrophe qui s'est révélée un catalyseur pour la consolidation de l'attente messianique et l'apparition de mouvements messianiques divers.

Tandis que dans le judaïsme le terme messianisme peut être appliqué tout au long de l'histoire, il est plus précis de parler de chiliasme (ou de millénarisme) au-delà des premiers temps du christianisme. Tant que le christianisme primitif était encore dans l'attente du retour imminent du Christ, il était messianique. Lorsque le christianisme majoritaire a développé, à partir du tournant constantinien, un rapport à l'État et aux affaires du monde plus positif, l'attente du retour du Christ n'était plus considérée comme imminente. Le messianisme chrétien s'est alors transformé, au sein d'une minorité, en un messianisme chiliastique ou chiliasme, qui se fonde sur l'Apocalypse de Jean (chapitre 20) et, indirectement, sur une certaine idée de l'apocalyptique juive. Le chiliasme signifie l'attente d'une période particulière de mille ans sur terre, placée sous le règne du Christ. Il y avait deux formes de chiliasme : une perspective postmillénariste, prépondérante et plus optimiste quant à l'engagement humain pour le royaume de Dieu, attendait le retour du Christ à la fin du règne de mille ans ; une orientation prémillénariste, « plus apocalyptique », l'attendait avant. Le chiliasme est devenu particulièrement actif à partir du XVII^e siècle dans le piétisme (dès la seconde moitié du XVI^e siècle déjà dans le puritanisme anglais), puis même au-delà, dans des cercles d'Église plus larges. En référence à l'apôtre Paul (Rm 11,25), la conversion du peuple d'Israël à la fin des temps et la chute de Babel (la Rome papale) étaient considérées comme des conditions préalables à l'irruption du royaume de Dieu (tous les piétistes n'approuvèrent toutefois pas la mission active auprès des juifs). L'attente de l'établissement du royaume de Dieu sur terre par le Messie était partagée par les piétistes et de nombreux juifs.

Au XX^e siècle, après la Shoah, la création de l'État d'Israël et les guerres opposant Israël aux États arabes en 1967 et 1973, de nombreux juifs et chrétiens se servent des idées messianiques et chiliastiques pour comprendre le présent. Le temps de la fin est considéré comme imminent. Le mouvement des colons juifs et le « sionisme chrétien » doivent également être interprétés sur cette toile de fond, dont l'influence est perceptible jusque dans les affaires politiques courantes.

Palestine

Le terme Palestine est aujourd'hui utilisé comme notion historique, politique et géographique. Selon la personne qui l'emploie et le contexte dans lequel il est appliqué, y résonnent également des sympathies, des points de vue historiques et politiques, des croyances religieuses,

des identités et des revendications. Le terme Palestine ne revêt de signification théologique ni pour les juifs, ni pour les chrétiens ou les musulmans. Mais il éveille inéluctablement de fortes susceptibilités.

Considérations historico-géographiques

Époque biblique

Dans la Septante (traduction grecque du Tanakh datant de l'époque à la charnière de notre ère), en Josué 13,2, *Philistiim* (Φιλιστιιμ) désigne le pays où habitent les Philistins. Philon d'Alexandrie et Flavius Josèphe nomment les habitants du pays les *Philistinoi* (Φιλιστινοί). Le terme en grec ancien *Philistinoi* utilisé ici dérive de l'hébreu *Pleshet* (פלשת), qui signifie « pays des Philistins ». À l'origine, seule la plaine côtière située au sud de Jaffa s'appelait *Pleshet*.

Sous la domination romaine : le terme Palæstina arme politique contre la prétention juive à régner en Judée

Après l'écrasement du soulèvement juif, l'empereur romain Hadrien a, en 135, nommé l'ensemble du pays dans lequel vivaient les juifs *Palæstina* (dérivé du grec ancien *Philistinoi*), nom qui n'était alors plus utilisé pour désigner la province ludeæ dans sa totalité. Le nom du pays de Judée devait être effacé, afin de faire disparaître tout souvenir de celui-ci et de la souveraineté juive. C'est du moins ce qui ressort de la mémoire collective juive.

Période musulmane : la région partie intégrante de plusieurs unités régionales

Quand la région fut placée sous domination musulmane, au cours de l'expansion musulmane au VII^e siècle, les Ottomans divisèrent le pays en districts militaires. Le territoire qui formait la majeure partie de la province romaine ludeæ (ultérieurement appelée Palæstina) reçut les noms arabes de Djund al-Urdun (Jordanie) et Djund Dimashq (Damas). La désignation turque *Filistin* n'apparaît que comme catégorie subordonnée dans les territoires sous domination ottomane. Il ne fut guère utilisé comme terme politique.

Période mandataire : redécouverte du terme Palestine comme désignation géographique

Les Britanniques ont utilisé le nom de Palestine pour la première fois au XX^e siècle, pour désigner le territoire placé sous leur mandat, territoire qui a été, à son tour, divisé en une petite Cisjordanie (du latin moderne : « de ce côté-ci du Jourdain »), depuis le Jourdain vers l'ouest jusqu'à la mer Méditerranée, et une grande Transjordanie (« en-delà du Jourdain ») à l'est. Les juifs vivant dans la zone mandataire lui donnèrent le nom hébreu de Palestine (פלשתינה), les Arabes, celui arabe de *Falastin* (فلسطين).

Après la création de l'État d'Israël

Avec la création des États d'Israël du côté occidental et de Jordanie du côté oriental du Jourdain et, surtout, avec la prise de contrôle de la Cisjordanie actuelle par la Jordanie en 1948, le terme Palestine s'est de plus en plus politisé. Il a perdu sa signification purement géographique. Toutefois, pour décrire géographiquement le pays situé entre le Jourdain, la mer Méditerranée et le sud du Liban, le terme Palestine, qui fait référence au tracé britannique des frontières, a été de plus en plus fréquemment utilisé. Les Arabes vivant en Israël, en Cisjordanie et à Gaza ont continué de donner au pays le nom arabe de *Falastin*.

Considérations politiques : la politisation du terme Palestine

Après la guerre des Six Jours en 1967, lorsqu'Israël eut repris la Cisjordanie à la Jordanie et la bande de Gaza à l'Égypte, le terme Palestine a revêtu une nouvelle dimension politique. L'utilisation du terme dans sa traduction latine *Palæstina*, dans des cercles défendant le droit à l'autodétermination des peuples et la décolonisation, avait un accent particulier aux oreilles de maint juif. Au plus tard avec l'Organisation de libération de la Palestine (OLP), le terme Palestine s'est chargé d'une composante menaçante dans sa chacune des langues, selon le point de vue juif. Cela peut être justifié par le fait que, jusque dans les années 1980, l'OLP a poursuivi l'objectif de détruire l'État d'Israël et d'instaurer à la place un État arabe palestinien.

Le terme Palestine comme menace de l'existence juive

En raison des expériences juives au fil de l'histoire (à commencer par l'intention d'Hadrien d'effacer le souvenir de la domination juive en recourant au terme *Palæstina* et, surtout, à cause du traumatisme de l'Holocauste), maint juif perçoit à plus d'un titre (historique comme de politique actuelle) l'appellation Palestine comme une menace pour l'existence juive, non seulement au Proche-Orient, mais aussi dans le monde entier. Jusques aujourd'hui, la « peur juive de l'anéantissement » reste liée au terme Palestine.

L'invention du terme Palestiniens

Après 1967, le terme Palestiniens s'est imposé en Europe, sans qu'il soit d'abord associé à l'idée d'un État de Palestine à créer. Étaient en premier lieu désignés comme Palestiniens des personnes originaires de la région située entre la Méditerranée et le Jourdain, dans la mesure où elles n'étaient pas des citoyens juifs de l'État d'Israël. Après la guerre du Kippour en 1973 et la campagne du Liban en 1982, les chrétiens de Suisse ont pris conscience de l'existence, à côté des Églises du I^{er} siècle, d'une minorité chrétienne parmi les Palestiniens. Une solidarité avec les chrétiens parmi les Palestiniens naquit, qui modifia également l'attitude d'une grande partie des chrétiens en Suisse envers l'État moderne d'Israël.

Après les pourparlers de paix d'Oslo

Après les pourparlers de paix d'Oslo en 1993 et la création de l'Autorité palestinienne, le concept politique de la Palestine revêt une nouvelle dimension. Dans le discours politique, le terme désigne désormais un État à créer en Cisjordanie et à Gaza. Selon ceux qui l'emploient du côté palestinien, le terme prend différentes significations. Les représentants d'un islamisme radical ont continué à utiliser le terme *Falastin* pour désigner un État islamique entre la mer Méditerranée et le Jourdain, invoquant la domination musulmane sur cette région tout au long de l'histoire. Les représentants de l'Autorité palestinienne n'ont pas toujours utilisé le terme d'une manière explicite : tout en parlant de *Palestinian State* (« État palestinien ») en anglais, ils continuent à employer le nom *Falastin* en arabe, ce qui sonne aux oreilles de maint Israélien comme un État arabe palestinien s'étendant de la Méditerranée au Jourdain.

Recherche de normes linguistiques neutres

Depuis cinq décennies, l'hébreu connaît deux synonymes de « Palestine ». *Palestina* (פלשתינה) désigne le territoire placé sous mandat britannique et *Falastin* (פלסטין), l'État palestinien d'un point de vue palestinien, avant les pourparlers de paix d'Oslo. Si l'on parle en Israël du futur État palestinien, on utilise l'expression État des Palestiniens (en anglais : *Palestinian State* ; en allemand : *Palästinenser-Staat*), désignation qui s'impose aussi de plus en plus dans la langue allemande.

Recommandation pour une utilisation différenciée des termes

Dans l'optique du dialogue entre juifs et chrétiens, il serait avantageux, dans la mesure du possible, de ne pas utiliser le terme Palestine dans un sens politique. Les expressions État des Palestiniens ou État palestinien seraient plus appropriées dans le contexte politique. Le recours à ces expressions s'est déjà imposé dans les médias et parmi les politiciens.

Peuple d'Israël

Quand on parle du peuple d'Israël (*'am Israel*), il peut être question de choses fort différentes. Aussi le recours à l'expression peuple d'Israël conduit-il souvent à des malentendus. Il est par conséquent important de distinguer clairement les diverses significations de cette expression. Selon le contexte, l'expression peuple d'Israël peut revêtir une signification ethnique, religieuse, nationale ou culturelle. Elle n'est parfois utilisée que dans un sens, mais fréquemment, elle l'est dans plusieurs de ces sens en même temps. De surcroît, la tradition et la théologie chrétiennes ont investi la notion de peuple d'Israël d'une importance particulière pour l'histoire du salut.

« Israël » comme peuple

Dans les sources juives, on peut entendre par peuple d'Israël la communauté de ceux qui ont une histoire commune, un passé commun et, partant, un héritage commun. Cet héritage est souvent appelé tradition.

Selon la Torah, l'histoire du peuple d'Israël débute avec l'exode hors d'Égypte, conduit le peuple dans le pays de Canaan, puis dans la diaspora babylonienne,

le ramène peu après dans son pays, le mène de nouveau dans une diaspora, cette fois longue et douloureuse, pour une nouvelle fois laisser revenir une partie du peuple dans son pays.

En ce sens, l'appartenance au peuple d'Israël est avant tout déterminée par la naissance. Elle est par conséquent surtout passive.

« Israël » comme religion

Par peuple d'Israël, on entend ici la foi, la confession religieuse. À ce titre, on emploie les adjectifs « juif » ou « israélite ».

L'appartenance au peuple d'Israël est alors déterminée par la Torah, par la tradition religieuse. Fait partie du peuple d'Israël le juif qui accepte la Torah et est prêt à vivre conformément à ses prescriptions, ses valeurs et ses objectifs. Aussi cette appartenance est-elle plutôt active, décidée en son for intérieur.

« Israël » comme État

Actuellement, Israël est aussi le nom de l'État fondé en 1948. En ce sens, le peuple d'Israël désigne la population de l'État d'Israël, les Israéliens. On emploie alors l'adjectif « israélien ».

Dans ce cas, l'appartenance découle du lieu de résidence. C'est avant tout ici qu'apparaît clairement la nécessité d'utiliser le terme Israël à bon escient. De nombreux Israéliens sont juifs, israélites, mais il existe également des Israéliens qui appartiennent à d'autres communautés religieuses ou ethniques. En outre, il y a – en dehors d'Israël – beaucoup de juifs qui ne sont pas des Israéliens.

« Israël » comme culture

Depuis les Temps modernes, l'appellation Israël est encore utilisée d'une autre manière. Par exemple dans la littérature ou l'art, en philosophie ou en éthique, on parle de l'héritage du peuple d'Israël, sans pour autant faire référence à une quelconque composante ethnique, religieuse ou nationale, mais plutôt à une dimension purement culturelle.

« Israël », peuple choisi de Dieu

Conformément à l'Ancien Testament, le terme peuple désigne Israël en tant que peuple de Dieu, assavoir le peuple élu que Dieu s'est acquis à travers l'alliance. Néanmoins, la désignation d'Israël comme peuple de Dieu est progressivement transférée à la communauté chrétienne ou à l'Église comprise comme l'assemblée de ceux que Dieu a appelés hors du monde (*ekklesia*, le terme grec pour Église vient du verbe *ek-kalein* : « appeler hors »).

Dans la théologie chrétienne, le peuple de Dieu que forme la communauté chrétienne composée de juifs et de païens constitue le cœur de l'histoire du salut. On note cependant un glissement avec la théologie de la substitution (*Ersatz-* ou *Ersetzungstheologie*). Aussi appelée supersessionisme (en anglais : *supersessionism*, du latin *sedere* : « être assis » et *super* : « sur »), cette théologie est encore dite de l'expropriation (*Enteignungstheologie*), du rejet (*Verwerfungstheologie*), du déshéritement (*Enterbungstheologie*), de l'usurpation ou de la supplantation (*teología de la suplantación*). Elle prétend que l'« Israël spirituel » de la grâce de l'Évangile a remplacé l'« Israël charnel » de la loi de Moïse. Dans le cadre de cette théologie de la substitution, l'Église est érigée en *verus Israel*, « véritable Israël », « nouveau » peuple de Dieu. Dans la tradition chrétienne, la théologie de la substitution a connu, au fil des siècles, divers modèles dont certains sont encore représentés aujourd'hui, en grande partie par les évangéliques. Ce qui explique aussi pourquoi les évangéliques s'engagent si fermement aux côtés d'Israël, étant donné qu'il en va selon eux de l'accomplissement des promesses de Dieu.

Saint

Dans le cadre du conflit israélo-palestinien, le terme « saint » joue un rôle déterminant. Il est par exemple associé à un pays, à des lieux, des époques, des personnes, des objets, voire des guerres. Se pose toutefois la question de savoir comment comprendre le terme dans les textes de base et si l'on peut réellement dire de choses terrestres qu'elles sont saintes.

En premier lieu, il convient de distinguer entre saint et sacré. Des objets ou des lieux sont considérés comme sacrés s'ils se voient attribués une force inhérente à l'ordre naturel des choses. Cette puissance prive les personnes qui y sont soumises de leur liberté et leur responsabilité.

Est saint ce qui est mis à part pour permettre la rencontre entre Dieu et l'être humain, et ainsi rendre Dieu présent dans le monde. Cela s'applique à des textes particuliers (des Écritures saintes comme la Torah, la Bible), des temps spécifiques (shabbat, dimanche, jours de fête) et des lieux particuliers. Dans un sens absolu est saint ce dont l'être humain ne saurait disposer et ce sur quoi il ne peut exercer aucun pouvoir. En ce sens, Dieu seul est saint.

Si l'on comprend le mot « saint » de cette manière, alors la « terre sainte » désigne le lieu qui doit être sanctifié en observant les commandements, afin de laisser transparaître Dieu. Au début de la période rabbinique, l'expression « terre sainte » est utilisée pour désigner la terre dans laquelle les lois agraires doivent être observées et les offrandes pour le temple honorées. Dans un sens plus large, le but des commandements tant sociaux que rituels de la Torah est de sanctifier le nom de Dieu sur la Terre d'Israël et, par-delà, dans le monde entier.

Ce faisant, il est clair que la sainteté terrestre n'est fondamentalement pas un état, mais un mandat qui se déploie dans un processus permanent (Lv 19,2). La sainteté est un potentiel qui, mis à disposition, demande à être mis en pratique. Si la sainteté consiste à servir Dieu dans le monde, dans le but de le transformer, elle implique une responsabilité envers le prochain et envers l'environnement et la création tout entière.

Sionisme

Avant même que le sionisme tel que nous le connaissons aujourd'hui ne se fût constitué en mouvement national juif, il y eut au début du XIX^e siècle un mouvement de colons vers la Palestine qui s'inspirait d'un mouvement de piété chrétien (l'ordre des Templiers). Ces colons attendaient l'événement eschatologique salvateur en Terre sainte. Le « sionisme chrétien » contemporain, marqué par les évangéliques états-unis, se meut dans un horizon d'idées identiques ou similaires, qui, concernant la conception de la Terre et de l'État d'Israël, associent des vues chiliastiques plus anciennes à une interprétation bibliciste des Écritures (par exemple Zacharie). Ils tirent le droit des juifs à disposer de la terre directement des textes bibliques. Cette interprétation, défendue jusqu'aujourd'hui par des évangéliques, n'est pas exempte d'éléments de la théologie de la substitution qui sont en contradiction avec les prémisses du dialogue entre juifs et chrétiens.

Dans le judaïsme, le sionisme est apparu au cours du XIX^e siècle, à la suite de l'éclosion du nationalisme en Europe, qui n'accorda aucune place aux juifs dans les sociétés majoritaires. L'État-nation du XIX^e siècle prévoyait une unité de territoire, de langue, de l'histoire des origines nationales. Il y eut des persécutions anti-juives et des pogromes dans différents pays. Lors du procès du capitaine français Alfred Dreyfus, accusé de haute trahison, le journaliste viennois Theodor Herzl (1860–1904) parvint à la conclusion que ce que l'on appelait la « question juive » ne pourrait être résolue que si les juifs possédaient leur propre État. En raison du lien historique avec la Terre d'Israël, avec la Palestine ottomane, le mouvement sioniste fondé à Bâle en 1897 a fait part de sa ferme intention de voir l'État projeté être créé dans cette région (et non par exemple en Argentine ou en Afrique, comme cela a également été envisagé à Bâle).

Le sionisme est une expression de l'idée émancipatrice, selon laquelle les juifs ne supportent plus passivement leur destin, mais veulent forger eux-mêmes leur avenir. Le sionisme est tout sauf un mouvement homogène. Au fil du temps, il a revêtu des formes diverses en raison des événements historiques. Les différences portent sur les objectifs de l'existence d'un État et sur leur ordre de priorité ainsi que sur les orientations sociopolitiques et religieuses. Selon la coloration idéologique, il existe également des différences quant à la volonté de parvenir à un compromis avec les Palestiniens.

Terre et État d'Israël

Dans le Tanakh, la terre que les juifs appellent *eretz Israel* est qualifiée de « terre que j'ai juré à leurs pères de leur donner » (Dt 10,11).

La zone précise qu'elle délimite varie selon les circonstances géopolitiques au cours des différentes périodes de l'historiographie biblique. S'il est question d'*eretz Israel*, il s'agit par conséquent des territoires habités par les *bene Israel* (les « fils d'Israël » ou Israélites). La Torah lie le droit de vivre sur cette terre à l'alliance que Dieu a conclue avec les *bene Israel*.

D'un point de vue biblique et rabbinique, la terre promise est toujours celle où la Torah doit être observée et le règne de Dieu se réaliser. C'est uniquement dans cette perspective eschatologique que la terre s'étend d'une extrémité à l'autre – en termes bibliques : du Nil à l'Euphrate (Gn 15,18).

Au plus tard à partir de la seconde moitié du II^e siècle avant notre ère, la majorité des juifs vivent dans la diaspora (*golah*). Dans la tradition juive, celle-ci est considérée comme un exil (*galut*). Subsiste par conséquent l'espérance que Dieu ramènera son peuple de l'exil, que le temple sera reconstruit et que les prophéties d'Ésaïe 11 s'accompliront. Cette espérance est exprimée dans la liturgie quotidienne de la synagogue et les prières à la maison ainsi que dans différentes coutumes. De plus, la tradition juive, se référant aux paroles du prophète Jérémie (29,4–7), enjoint de s'établir dans les pays de la diaspora et de contribuer à leur bien-être. En même temps, il y a toujours eu des communautés juives en *eretz Israel* ainsi que des *aliyot* (pluriel de *aliyah* : « montée » ou immigration vers Israël) motivées par la foi de rabbins seuls ou de communautés entières.

Jusqu'au processus d'émancipation en Europe, les juifs du monde tant chrétien que musulman formaient des communautés plus ou autonomes, qui étaient dépendantes de la société majoritaire environnante. Le degré d'autarcie était proportionnel à l'intensité des persécutions auxquelles les communautés juives étaient exposées.

À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, les revendications nationalistes ont conduit à la formation d'États-nations. Dans ce contexte conjugué à une émancipation menacée, un nationalisme juif s'est développé sous la forme du sionisme, qui avait pour objectif d'établir en Palestine un État national indépendant pour les juifs. Dès le départ, il y a eu dans le mouvement sioniste, en plus d'une vision et d'objectifs politiques partagés, des courants aux motivations politiques, culturelles et religieuses diverses.

Le sionisme a abouti en 1948 à la création de l'État d'Israël, qui, outre le conflit avec ses voisins arabes, a dû redéfinir son rapport à la terre, au judaïsme et à l'histoire juive. Par suite de différentes guerres, de la question irrésolue des territoires conquis et de la population palestinienne ainsi que de la nouvelle définition de l'identité juive par l'État d'Israël en 2018, ces questions se sont progressivement complexifiées.